



La belle Peul et le comptable





Du même auteur

La Belle Peul et le comptable. Roman, éditions Orizons, collection *Littératures*, 2016.

Cette France que nous aimons, Essai, édition L'Harmattan, collection : « questions contemporaines », 2016

Pour un nouvel humanisme. Coécrit avec Luc Daudonnet. Essai, éditions L'Harmattan, collection : « Questions contemporaines, que faire ? », 2016.

Les femmes de Jean. Roman, éditions Orizons, collection « Littératures », 2015.

La France en partage. Essai, éditions L'Harmattan, collection : « Questions contemporaines », 2015.

Les chemins croisés du corps et de l'esprit. Roman, éditions Amalthée.

Anthologie (ouvrage collectif). Poésies et nouvelles, Éditions les lettres libres.

Marguerite ou la mort de l'homme. Roman, Les Lettres libres.



Max Memmi

La belle Peul et le comptable

Orizons
2017

Dans la même collection, depuis 2012

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014
Andrée Montero, *Le frère*, 2014
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Procès à la mémoire de mon ombre*, 2015
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015
Patrick Corneau, *Vies épinglées*, 2015
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de pommes*, 2015
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, *Le Voyageur éparpillé*, tome V,
2015
Henri Heinemann, *Et puis...*, 2015



Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015
A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015
Lucette Mouline, *Épidémie*, 2015
Lucette Mouline, *Le sexe est bohème*, 2015
Max Memmi, *Les femmes de Jean*, 2015

Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016
Jean-Louis Delvolvé, *Octogénèse ou le sourire de Tagès*, 2016
Robert Havas, *Parlons rat*, 2016
Fanny Lévy, *Dieu compte les larmes des femmes*, 2016
Pierre-Jean Memmi, *La promesse*, 2016
Lucette Mouline, *Eva et Maad*, 2016
Robert Poudérou, *Quelqu'un*, 2016

Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Les miroirs ardents*, 2017
Chantal Danjou, *Les jardins d'essais*, 2017
Chantal Danjou, *Journal de la main*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017

Pour la collection complète des publications « Littératures », voyez en ligne : www.editionsorizons.fr





À Léopold Sédar Senghor,
au poète, à l'homme d'État, en hommage







À Françoise pour sa patience et sa bienveillance pendant ces longs mois d'écriture, où l'esprit et le corps sont ailleurs, en gestation, dans un monde imaginaire, en compagnie de personnages virtuels pour elle, mais si présents pour l'auteur, et à tous ceux proches ou moins proches, pour leurs encouragements à poursuivre cette œuvre d'écriture et aussi pour leur compréhension face à mes « absences. »

À Daniel Cohen, mon éditeur pour sa confiance renouvelée, mais surtout à l'ami chaleureux et si précieux qu'il est devenu, depuis la publication de mon précédent roman *Les femmes de Jean*.





Dimanche 25 mai 2014, 8h

En ce jour anniversaire des soixante ans de Marie, notre belle Peul.

Le rideau se lève et laisse apparaître le décor dans la pénombre de la chambre de Mamadou, notre comptable, qui est encore au lit, mais bien réveillé...

Mamadou n'a pas besoin de faire sonner son réveil, il dispose en lui d'un réveil biologique. Il n'a même pas besoin de le consulter, mais il le consultera tout de même, par acquit de conscience. Jamais aucune surprise. Aujourd'hui dimanche, il n'est pas tenu de se presser, mais tout de même, il ne perdra pas son temps au lit.

Mamadou ouvre les yeux et s'étire dans son lit. Dans le noir, il consulte son réveil, une plaque en verre totalement transparente de quinze centimètres de largeur sur sept de hauteur et un centimètre d'épaisseur, sur laquelle apparaissent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, en caractères lumineux, l'heure, les minutes et les secondes, la date du jour, le mois et l'année, la température intérieure et extérieure, les prévisions de pluie et la force du vent. Il peut aussi étendre simplement la main, donner une petite claque à son réveil et celui-ci projetera l'heure en gros caractères lumineux sur le plafond.

Nous ne savons pas si tout cela est bien utile, mais Mamadou considère comme très précieuses toutes les performances de son réveil et il s'en réjouit : toute remarque ou tout commentaire à ce sujet serait donc déplacé.

Il a trouvé cet objet, qui est bien plus qu'un réveil, dans la boutique : « L'heure à tous prix » au deuxième sous-sol du Forum des Halls de Paris, à cinq cent cinquante mètres du Centre Pompidou. Mamadou a fait plusieurs fois ce trajet, du 101 rue Berger, — point de départ du forum des halls, situé dans le 1^{er} arrondissement, — à la place Georges Pompidou (où est érigé ce drôle de bâtiment ceinturé de monstrueuses tuyauteries), en passant par la rue Rambuteau, il y a bien cinq cent cinquante mètres, et ses pas, pour le comptage des mètres, font autorité depuis longtemps, c'est pourquoi cette distance a finalement été consignée dans son cahier des recensements.

La première fois que Mamadou a découvert cette enseigne, il est entré dans la boutique et après avoir acheté son fameux réveil multifonctions et posé maintes questions sur son fonctionnement et le réglage de l'appareil, il a fait semblant de s'interroger, d'une voix ingénue, mais assez forte tout de même pour être entendu :

— À tous prix, à tous prix ? Tout, dans cette expression, n'est-il pas invariable ?

Le premier vendeur complètement ahuri par la question de Mamadou, en a interpellé un autre dont l'attitude et le maintien indiquaient qu'il était vraisemblablement le patron ; ce dernier s'approcha de Mamadou pour lui expliquer avec un léger sourire condescendant qu'il n'y avait pas de faute dans « son » enseigne, et qu'à tous prix voulait dire que l'on pouvait se payer l'heure à tous les prix : un simple jeu de mots, voilà, quoi !

Mamadou avait remercié poliment, mais en quittant la boutique, il fit une grimace qui signifiait qu'il n'était pas convaincu par cette liberté, et dès son retour chez lui, il n'ou-

bliera pas de consigner cette scène, étrange pour lui, dans son cahier des recensements, en même temps que toutes les mesures possibles relevées pendant cette course.

Mamadou allume sa lampe de chevet qui projette immédiatement son jet de lumière jaune ; l'abat-jour est fabriqué avec une peau de zébu de la race Gobra (*Bos indicus*) un animal très répandu au Sénégal, et le socle constitué par quatre petits éléphants en laiton doré, animal que l'on ne retrouve plus, hélas, que dans le parc national du Niokolo Koba situé à six cent cinquante kilomètres à l'est de Dakar dans la région de Tambacounda au sud-est du Sénégal, près de la frontière guinéenne.

Cette lampe hideuse est un cadeau de son beau-frère Dji-bo, le mari de sa sœur Aminata, mais Mamadou ne la déteste pas. Il en connaît le poids et toutes ses cotes, son premier réflexe ayant été de la peser et de faire un relevé de toutes ses mesures. Bien sûr, il aurait préféré que les éléphants soient plutôt en ébène, mais bon, voilà quoi, comme on dit stupidement aujourd'hui ! Une expression qui soulève le dégoût de Mamadou. Celui qui l'a prononcée la première fois ne pouvait pas imaginer les dégâts qu'il allait causer. Pauvre langue française, meurtrie tous les jours un peu plus.

— Pourquoi devrais-je, en plus, être le comptable de toutes les bêtises humaines ?

Pense Mamadou avec le plus grand sérieux.

Et pour revenir à la lampe, oui, quoi que vous puissiez penser, cette lampe, Mamadou l'aime, car elle le transporte quelquefois jusqu'à son village natal ; elle le fait souvent rêver ; elle lui permet, en songe, de revoir les paysages de sa terre, de son pays, ce pays qu'il dut quitter définitivement, à l'âge de dix ans, à la mort de son père Joseph, et qui lui manque tant.

Chaque fois qu'il se rend au Sénégal, à la cadence régulière d'une année sur deux, il aime contempler ces troupeaux de zébus, ces espèces de bovins à bosse et de grande taille, à la

corne en forme de lyre et à la robe toute blanche ou blanche rayée de noir. Un jour, un berger lui a précisé que la plupart des zébus pesaient plus de quatre cents kilos et mesuraient près d'un mètre quarante, et c'est la race N'dama (*Bos Taurus*) qui est la plus exploitée.

Mamadou est fier de savoir que ce sont les Peuls qui en possèdent le plus, mais il ne comprend pas qu'on les vénère au point de mourir de faim plutôt que de les tuer ou même de les vendre. Heureusement que cette tradition se perd chez les gros éleveurs.

Il aime surprendre au détour d'un chemin un gros phacochère, très nombreux dans le pays, à l'aspect d'un sanglier, mais paisible, ou voir déguerpir un varan dans un bosquet, ou contempler, béat, un groupe de singes au milieu de la route ou encore s'offusquer de l'insolence des pélicans gourmands qui envahissent les rues poussiéreuses des villes, pour renverser les poubelles et se régaler de leur contenu.

La faune sénégalaise est si riche et si facilement observable.

Mais Mamadou aime, par-dessus tout, retourner régulièrement au Parc national des oiseaux du Djoudj¹, à une soixantaine de kms au nord de Saint Louis, pour voir voler au-dessus de sa tête des milliers de pélicans, en voir d'autres, agglutinés sur une des nombreuses îles minuscules du parc, et se laisser bercer, lové au fond d'une barque en plastique conduite habilement par un adolescent, salarié occasionnel du parc, à travers des cours d'eau où pointent quelquefois le museau inquiétant d'un jeune crocodile aux yeux jaunes globuleux.

Il a bien noté que le nombre d'oiseaux migrateurs est estimé à quelques trois millions, répartis en trois cent cin-

1. Il s'agit de la 3^e plus grande réserve ornithologique mondiale, inscrite au Patrimoine mondial de l'Unesco en 1981. Ce parc qui s'étend sur 16 000 hectares dans le delta du Sénégal constitue un véritable paradis pour les oiseaux migrateurs venant du monde entier.

quante espèces, en particulier le flamant rose, le pélican blanc, quatre espèces d'aigrettes, l'oie de Gambie, le héron cendré, les canards souchets, pilets, sarcelles, mais aussi, lui a précisé le conservateur du parc, de grands cormorans, des marins-pêcheurs ou des ballbuzards, et également des varans et des pythons qui se dissimulent parfois dans les herbes, ainsi que de petits crocodiles. Le plus insolite, c'est paradoxalement la présence dans ce lieu envoûtant, de simples mammifères, des vaches, des singes rouges, que l'on appelle ici patas et des phacochères, des hyènes ; des chats de Libye, des servals et des gazelles dorcas vivent également paisiblement dans ce parc, qui n'est donc pas seulement ornithologique.

Mamadou s'étire longuement les bras, puis les jambes. Tout en restant allongé sur le dos, il saisit le bord métallique de la tête du lit et s'étire de nouveau de toute la force de ses bras et de ses jambes, comme pour pratiquer une élongation, comme s'il pouvait espérer gagner encore quelques centimètres, alors qu'il mesure déjà deux mètres zéro quatre. Avec ses deux jambes puissantes, il repousse jusqu'au pied du lit la couette décorée de palmiers, qui fait office de drap et de couverture. Il a renoncé définitivement aux draps et couvertures qui nécessitent plus de temps pour faire son lit, malgré les protestations de Marie, qui aiment la fraîcheur des draps.

Mamadou s'assoit au bord du lit. Enfile ses babouches en cuir jaune, babouches qui lui avaient été offertes par sa sœur Aminata qui tient, avec son mari Djibo, un commerce de produits sénégalais au 36 boulevard de la Chapelle, dans le XVIII^e et qui a eu tant de mal, lui a-t-elle dit, pour trouver une pantoufle à sa taille puisqu'il chausse du quarante-neuf. Du jamais vu parmi ses clients, aucune demande à ce jour !

Mamadou se lève mollement. S'assoie sur son séant et son corps fait gémir les lattes en bois souple de son sommier. Déplie un des panneaux métalliques couleur amande de la porte KZ du placard qui se trouve en face de son lit, et qui oc-

cupe tout le panneau du mur gauche, c'est-à-dire une surface de dix mètres carrés zéro huit. Retire de son cintre sa robe de chambre qui a l'air en soie, tellement elle brille et douce au toucher, mais dont le tissu est constitué en réalité de 83% de polyester et 17% de coton.

Pas de doute, Mamadou a cherché à connaître la composition dès les premières minutes où Marie, sa mère la lui a achetée aux Galeries Lafayette du boulevard Haussmann, le jour de ses vingt-cinq ans. Il a cherché, et trouvé, au bas du vêtement, la petite vignette de satinette blanche sur laquelle sont reportées ces indications, qu'il s'est empressé de reporter sur son cahier de recensements.

Mamadou enfle sa robe de chambre par-dessus son pyjama en coton, une veste et un short de chez Freegun Kong imprimés de motifs surréalistes aux nombreuses couleurs très vives.

Mamadou possède deux autres pyjamas, dont un Pyjashort de la marque Mariner, short rayé bleu et blanc et T-shirt uni bleu outremer, et l'autre de chez Arthur Cabana, dont le short est uni, mais le T-shirt décoré d'une espèce de hutte bizarre à l'origine géographique indéterminée.

Marie aimerait s'occuper de l'achat de tous les vêtements de son fils, mais Mamadou le supporte de moins en moins ; ainsi ces pyjamas, c'est Mamadou qui les a choisis et commandés sur le site [Amazon.fr Premium](https://www.amazon.fr), [Amazon mode](https://www.amazon.com). Il connaît toutes les bonnes adresses sur les sites en ligne, où il navigue sans jamais sombrer, fier de son talent à surfer sur la toile comme pas un. Trop fort notre Mamadou ! Il connaît toutes les caractéristiques de ses vêtements de nuit comme ceux de jour, composition, origine, dimension, surface, poids, et tout est consigné minutieusement ; cela lui permet de temps à autre de les relire, mais il le fait surtout pour les besoins des générations futures. Il faut bien que quelqu'un le fasse, non ?

Mais quoi, halte-là, qu'allez-vous penser ? Mais non, rassurez-vous, Mamadou n'est pas fou, il est comptable de son état, dans une banque, et plus précisément employé aux écritures, agent de maîtrise depuis qu'il a été élevé à la classe III, à la CCBP, c'est-à-dire pour ceux qui ne connaissent pas cet important établissement, la Caisse Centrale des Banques populaires, situé au 115 rue Montmartre, dans le 2^e arrondissement de Paris, juste derrière la Bourse, vénérable établissement créé en 1921.

Mais Mamadou est aussi comptable de toutes choses, il a besoin de connaître parfaitement tout ce qu'il possède, ce qu'il endosse, ce qu'il voit. De tout savoir sur sa famille, mais également les gens qu'il côtoie, qu'il fréquente. Il a besoin de disséquer, d'analyser, de tout noter, pour réaliser son fameux recensement universel. Il n'accepte rien qui ne soit démontré, dénudé dit-il quelquefois. Il refuse par ailleurs d'utiliser un mot pour un autre ou une expression pour une autre, ainsi le mot improbable le révulse, car utilisé à tort et à travers. Mamadou est un puriste qui aime la langue française, mais aussi les chiffres et les nombres et d'une façon générale tout ce qui est clair, bien ordonné.

Si par exemple vous lui demandez où il travaille, il vous répondra, avec les lèvres pincées, dans une holding financière. Vous insistez, mais encore ? Il répondra à la Banque Fédérale des Banques Populaires. Alors que tous ses vieux collègues diront : la CCBP, ou la Caisse Centrale des Banques Populaires, car ils étaient là bien avant la fusion avec la Chambre syndicale des BP intervenue en 99 qui a été à l'origine du changement de nom. Mamadou a été embauché trois ans plus tard, en 2002, il avait dix-huit ans.

Mamadou actionne l'interrupteur qui allume les trois lampes du lustre, lequel grâce à trois très minces oléoducs gainés de noir, prend sa source au centre du plafond et vient alimenter les trois lampes LED, puis se prolonge par des mo-

biles en suspension, représentant deux personnages hindous, en peau de chameau desséchée à l'extrême, un homme et une femme. Mamadou trouve du plaisir à souffler régulièrement sur ce mobile en suspension, pour donner vie aux figurines très légères, qui s'animent et se rejoignent en une étreinte voluptueuse.

Une fois le lustre allumé, Mamadou retourne vers sa lampe de chevet pour l'éteindre.

Avant de quitter sa chambre, il jette un dernier regard circulaire sur cette pièce de onze mètres carrés trente-deux, où il passe le tiers de sa vie, comme pour s'en imprégner, puis il actionne de nouveau l'interrupteur pour éteindre les trois lampes du lustre. Il s'engage ensuite dans le couloir de la partie nuit, qui dessert trois chambres à coucher ; la première de dix-sept mètres carrés dix, dénommée la chambre des enfants, mais que ces derniers appellent la ludothèque, à cause des très nombreux jeux à leur disposition, d'un coin télé et de lecteurs de vidéocassettes, de CD et de DVD ; cette chambre, la plus vaste des trois, est meublée de deux lits d'une place de un mètre quatre-vingt-dix sur zéro mètre quatre-vingt dix et d'un grand lit de deux mètres sur un mètre soixante, qui porte encore, depuis des années et des années, l'inscription : « lit double Queen size, vingt centimètres de plus que les standards, » sur un des battants, qu'il aurait été facile de faire disparaître avec un peu d'alcool à brûler ; la seconde, la sienne, de onze mètres carrés trente-deux et la troisième, celle de sa mère, de quatorze mètres carrés cinquante-quatre, ainsi qu'une salle de bain de neuf mètres carrés quinze et enfin les toilettes, espace minuscule qui porte bien son nom de pticoïn.

Ainsi, quand Marie cherche Mamadou, elle crie à tue-tête, de l'endroit où elle se trouve, sans bouger, à travers l'appartement — qu'ils appellent entre eux la maison : « Mamdou t'es où ? » Et lui, répond sur le même ton : « dans ma chambre, Mam ! », ou : « A la cuisine, Mam ! » ou encore : « Dans le

pticoïn, Mam ! » Et quand Marie entend la voix de son fils, elle lui lance, toujours en beuglant « tu viendras après ? » Mamadou répond en gueulant comme un putois : « Oui, Mam, quand j'aurais fini. » Quelquefois, Mamadou oublie de rejoindre sa mère, et elle ne le rappelle pas pour autant.

Tous les jours de la semaine, du lundi au vendredi, à peine sorti de sa chambre, Mamadou entend la voix de sa mère crier : « Mamdou, A finii ? »² Mais aujourd'hui dimanche, Marie respecte le repos dominical, alors même que Mamadou se lève quasiment à la même heure tous les jours de la semaine.

Mamadou emprunte un nouveau couloir moins long, qui dessert la partie jour qui comporte six portes, dont deux en partie vitrées, qui conduisent à une vaste pièce de neuf mètres cinquante sur cinq mètres cinquante, soit cinquante-deux mètres carrés vingt-cinq, abritant une salle à manger, prolongée par une salle de séjour, dont les fauteuils sont souvent escamotés et empilés lorsqu'il faut rajouter des rallonges à la table, ce qui va être le cas aujourd'hui, jour exceptionnel de rassemblement de toutes les familles Diallo, Sow, Ba, Diop et Sy ; la longueur de la table passera alors d'un mètre quatre-vingts à deux mètres quarante, à laquelle on adjoindra une deuxième table de fortune, de la même dimension constituée d'une planche posée sur deux robustes tréteaux, pour permettre ainsi de loger quinze adultes attendus (+ Marie et Mamadou), quant aux dix enfants, d'habitude ils s'installent d'eux-mêmes, d'office, dans une belle cuisine (la deuxième porte) de vingt-cinq mètres carrés, toujours ravis de se retrouver ensemble entre cousins et cousines, les six de dix ans et plus d'un côté, à l'exclusion de Fatoumata, seize ans qui s'installe à la table des adultes, à côté de son oncle Mamadou, qu'elle aime tant, et les autres, les deux petits d'Aminata, sept et cinq ans, heureux d'apprendre qu'ils pourront déjeuner

2. Que l'on peut traduire par : « Mamadou, es-tu réveillé ? »

seuls, sur une petite table bien à eux, mais pas dupe, déjà, que leur mère viendra les voir régulièrement pour vérifier qu'ils se nourrissent normalement ; mais aujourd'hui est un jour exceptionnel, les petits déjeuneront dans la même pièce que les grands, Mamadou devra aller chercher d'autres planches et d'autres tréteaux dans une cave où il pestera contre une minuterie qui le plonge dans le noir toutes les trois minutes, provoquant des montées de stress, contre les odeurs émanant des poubelles stockées dans un local ouvert attenant aux caves, dont les portes sont à claires-voies, et enfin contre l'exigüité de leur cave elle-même où la moitié de ce qui est entreposé relève de la déchetterie.

Une troisième porte s'ouvre sur une petite salle d'eau de cinq mètres carrés quarante, une quatrième conduit aux toilettes de la partie jour et deux portes abritent des placards bourrés comme il n'est pas permis. Sans compter cette fameuse cave privative que Mamadou exècre (« L'ancre du diable, » a-t-il noté dans un de ses cahiers, parce que lorsqu'il y pénètre, les objets prennent vie et deviennent menaçants) située au sous-sol de l'immeuble, qui représente le lot N°19, bourrée à tel point, de meubles, de malles métalliques pleines de vêtements et d'objets divers, déposés là, parce que plus personne ne souhaitait les voir à l'étage, que l'accès en devient quasiment impossible.

Pour l'heure, Mamadou, après être passé, sans un regard devant toutes ces portes — sauf s'il constate que l'une d'entre elles est ouverte, ou même seulement entrebâillée, auquel cas, il prend la peine de s'arrêter pour, consciencieusement, la fermer, car il ne supporte pas de voir une porte ouverte qu'elle conduise à une pièce ou seulement à un placard —, pénètre dans la cuisine : une belle pièce carrée, inondée d'une lumière du jour qui se déverse par une large fenêtre laissant voir le ciel et le joli parc de la résidence de l'avenue de Rigny, qui abrite deux beaux immeubles en pierre de taille blanche, l'un don-

nant simplement sur le parc et l'autre, celui où réside Marie avec son fils, ayant une double vue sur le parc et sur la rue.

Avant qu'il n'ait le temps de s'asseoir sur une chaise de la cuisine, Mamadou doit subir l'assaut de Léopold qui se précipite sur lui, tourne plusieurs fois autour de son maître, agite avec une incroyable allégresse sa longue queue, abandonne un instant Mamadou pour aller récupérer un de ses jouets en robuste caoutchouc en forme de parallélépipède, pour le tendre fièrement à Mamadou, qui sait qu'il va s'en saisir sans aucun espoir de l'arracher des puissantes mâchoires de Léopold : c'est le jeu frénétique des retrouvailles auxquelles ils sont tous les deux habitués.

Mamadou va tirer sur le jouet jusqu'à soulever son chien qui malgré ses trente-deux kilos trois cent cinquante de muscle, une grosse tête carrée bien typée du Labrador pure race et un poitrail d'athlète, restera suspendu à l'anneau pentagone tant que Mamadou le soulèvera. Dès que Mamadou se détournera de son chien, celui-ci délaissera aussitôt son jouet, anneau ou os, comprenant que le jeu est terminé. Léopold continuera néanmoins encore un moment sa danse joyeuse autour de son maître, comme s'il ne l'avait pas revu depuis des jours et des jours, se calera ensuite entre ses cuisses et tendra sa gueule pour être caressé vigoureusement le long du cou, sur le sommet du crâne, derrière les oreilles, puis il ira enfin se recroqueviller dans sa couche dès que Mamadou le repoussera, non sans l'avoir gratifié de quelques dernières caresses supplémentaires, pour le rassurer de la permanence de son affection.

Léopold, en boule dans sa couche en étoffe noire, la gueule enfouie dans un des bords, on pourrait ne plus le distinguer, s'il ne portait pas ce collier en acier brillant autour du cou sur lequel est accrochée une plaque en acier où on peut lire : « Léopold Diallo, 06 10 56 71 40. »

Mamadou prend place sur une chaise en formica verte devant la table identique à la chaise. L'appartement étant tout en longueur, il lui a fallu faire tout de même vingt et un pas depuis son lit jusqu'à la cuisine.

La chatte Sokhna, aussi blanche et menue, que Léopold est noir et imposant, qui dormait sur un coin de la table, ouvre un œil qui découvre une magnifique agate émeraude, s'étire en développant ainsi une belle taille de félin, baille à se décrocher la mâchoire, sort ses griffes acérées comme des lames de rasoir, les rétracte et les enfouie ensuite dans des coussinets de velours, puis elle se dirige lentement et avec élégance vers Mamadou, saute sur une de ses épaules, frotte son museau sur son visage, l'enlace de ses deux pattes comme le ferait une amoureuse. Mamadou la laisse faire un instant, lui prodigue à son tour quelques caresses sur le sommet du crâne, puis tout autour du museau, jusqu'à la faire ronronner de plaisir, puis saisit par le ventre cette petite créature de trois kilos quatre cent cinquante et la dépose délicatement à côté du bol que Marie a placé pour lui sur la table en même temps qu'un paquet de céréales.

Sa mère est en effet déjà là, assise devant une grande tasse de café bien chaud sortie du four à micro-ondes. Il se penche vers elle, l'embrasse sur la joue gauche, Bonjour Mam et bon anniversaire, Mam !

Marie lui rend son baiser, mais en posant ses lèvres sur la commissure de celles de son fils, comme elle le fait toujours avec tout le monde et qui quelquefois gêne certains.

« Merci ma puce d'y avoir pensé. C'est vrai qu'aujourd'hui n'est pas un jour comme un autre, soixante ans tu te rends compte ? J'ai soixante ans aujourd'hui ! Mais surtout c'est le jour anniversaire de ton père, ton père Joseph, vingt ans déjà depuis qu'il nous a quittés. »

Avec ses cent dix-sept kilos, Mamadou pèse bien plus de deux fois le poids de Marie, mais sa mère persiste à continuer

d'utiliser ce petit sobriquet ridicule depuis qu'il a cinq ans ; elle lui en a bien trouvé d'autres, mon pti t'éléphant, mon zébu, mon hypopo, mais c'est ma puce qui revient le plus souvent.

Mamadou a demandé un jour à sa mère : « combien tu pèses, Mam ? » Elle a aussitôt réagi par ses mots : « non, mais, espèce de pachyderme, t'as pas honte de demander à ta mère combien elle pèse, va voir en bas, dans le parc si j'y suis ! »

Et Marie, notre si belle Peul, qui mesure un mètre quatre-vingt-deux, ne craint pas de le toiser sans avoir beaucoup besoin de se soulever sur ses talons, comme le font, en exagérant fortement le geste, pour, croient-elles, le ridiculiser, toutes les jeunes femmes qu'il connaît, et elles savent, les perverses, qu'il souffre de sa grande taille et de son poids. Déjà, tout jeune, pendant sa scolarité, il dépassait tous ses camarades d'au moins une tête, la sienne, et il en était plutôt gêné. Joseph, son père, l'avait inscrit à différents clubs de sport, et malgré le manque d'enthousiasme de Mamadou, il avait persévéré à maintenir son gamin dans ces salles sans obtenir le moindre résultat. Mamadou n'arrêtait pas de se plaindre de l'odeur des transpirations et du négligé des filles et des garçons, qui l'indisposait, disait-il. Il était clair que Mamadou n'aimait pas — et n'aime toujours pas — le sport et l'effort, le temps perdu en gesticulations et en transpiration. Mais Joseph, et après lui Marie qui avait hélas, pris le relais, et ses sœurs qui en avaient rajouté une couche — ou une louche, comme vous voudrez — personne dans la famille et même parmi ses collègues de bureau, ne comprenait pourquoi Mamadou ne s'inscrivait pas dans un club de basket.

Mamadou a remplacé la balance, pour un prétexte quelconque : archaïque, pas assez précise, voire fantaisiste, pour lui en tous cas, qui a réellement besoin de savoir s'il arrive vraiment à perdre du poids, par une nouvelle balance très moderne et clean, marque Be You ECV2, constituée d'une simple